

rieur, songent-ils à mettre à profit ces chances heureuses qui leur sont acquises, de façon à monter à leur tour, jusqu'à ce qu'ils atteignent enfin les plus hauts sommets de la société, couronnant par cette récompense les efforts heureux de leurs parents ?

C'est ici surtout qu'apparaît dans son impuissance la plus énergique, le néant de la richesse.

Il ne suffit pas de donner à une jeune fille du loisir, des maîtres, des ressources pour qu'elle songe à cultiver son esprit. Il ne suffit pas de mettre entre ses mains une bourse remplie d'or pour qu'elle aille, d'instinct et sans que le chemin lui en soit montré, la vider entre les mains des pauvres. Il ne suffit pas de donner à qui que ce soit le moyen de bien faire : il faut encore lui en inspirer le désir, lui en enseigner le goût, lui en communiquer la force.

Que de pères feraient mieux de diminuer de cinquante ou de cent mille francs l'avoir qu'ils laisseront à leur fils, et de remplacer ces quelques écus qu'ils auraient de moins par un bon conseil, une bonne parole, une leçon opportune, qui leur apprend à connaître la valeur de l'argent et à en respecter l'emploi ! Lequel des deux est le plus utile, ou de grossir encore le patrimoine de cet héritage déjà énorme, ou bien d'enseigner à cette jeunesse dont la tête se perd par l'ivresse de l'argent, quelques-uns des usages qu'on en peut faire ?

## XV

Les pères qui ne laissent rien ignorer à leurs fils dès qu'il s'agit des meilleurs méthodes pour gagner de l'argent, ne leur légueront peut-être pas un mot dont après leur mort puisse se souvenir l'âme de leur enfant. Sous ce rapport

l'héritage de la famille sera bien mince. Il n'est pas étonnant qu'ils se fassent, sur la conduite et l'emploi de la vie, les idées les plus étranges et les moins justifiables.

Leur activité n'a plus, comme celle de leur parents, la préoccupation incessante de travailler, de gagner, de spéculer. Il faut donc lui trouver une occupation qui l'absorbe, une chimère qui la flatte, un idéal qui la surexcite. Dès que l'idée de percer au moyen d'une distinction véritable, de conquérir et de faire accepter une supériorité réelle, demeure inaccessible à leur intelligence, il est tout simple qu'on y substitue un effort pour briller à tout prix, pour faire retourner les yeux des passants et se ménager à défaut d'autre satisfaction, une réputation éclatante, dût ce retentissement toucher ou aboutir au scandale.

Dès qu'on entre dans cette voie, la prodigalité des dépenses ne connaît plus de frein, ni l'extravagance des inventions de limite ; alors viennent pour les femmes "les toupets rouges, les oiseaux, les panaches, les "basquines, les travertissements de clown et de tireuse de cartes\*." Alors viennent, sous prétexte de toilette, ce que l'on appelle les "costumes de caractère. Voici une Hongroise !... une gitana !... un lancier polonais !... une vivandière !... "un débardeur !..." Alors une jeune femme à qui l'on parle sérieusement du bonheur de son mari et de l'avenir de ses enfants, répond qu'elle ne saurait songer à l'épargne, "qu'elle économise tant qu'elle peut et qu'elle ne se fera pas montrer au doigt pour cette "belle ré forme... L'économie pour elle c'est la misère †... Elle ne

\* Acte II, scène xiv.

† Acte II, scène v.